

Nétivote, petite sœur pauvre, est adoptée par la communauté française; l'habitat est amélioré, un équipement socio-éducatif et médico-social est construit grâce à la participation quasi unitaire de la communauté. Charles Corrin est de toutes les missions (une dizaine) avec son épouse (à la Coopération féminine). Il pose la première pierre du centre dentaire (avant cela il fallait faire trente kilomètres pour aller se faire soigner à Beer Sheva ou à Ashkelon), et celle de la crèche... « Il faut donner leur chance, surtout, aux enfants. Il ne s'agit pas d'une aumône, mais de leur donner la possibilité de rattraper les plus favorisés. » Il va « faire un effort personnel supplémentaire » en finançant avec quelques amis « le centre sportif; un enfant qui fait du sport développe un esprit sain dans un corps sain. Essentiel. »

Mais, au-delà de son engagement personnel, il s'efforce de convaincre tous ceux qui sont « aveugles ». Ainsi, il emmènera les participants de la mission des Bonds d'Israël de mai 84 à Nétivote (une première), pour qu'ils « prennent conscience »; comme il a suggéré qu'on leur remette un livre, « Histoire juive », de Salomon Craysel, pour pallier « cette ignorance de notre histoire »; comme il a été l'un des artisans de l'accord de coopération signé récemment entre Appel unifié et Bonds d'Israël.

Toujours soucieux d'une meilleure connaissance de notre histoire, Charles Corrin contribue à l'élaboration et à la promotion du film dont Claude Lanzman termine actuellement la réalisation, qui doit sortir à la fin de l'année. Un film témoignage sur la déportation. « Un monument vivant pour les morts », d'une « utilité capitale », auquel Claude Lanzman a consacré 10 ans de sa vie. Des témoignages par les exécutés eux-mêmes – comme le commandant du camp de Treblinka – les habitants des villages proches des camps de Pologne... « Un film difficile à réaliser, mais avec un enjeu essentiel : apporter des preuves et éléments irréfutables. »

C'est ce même sens de l'histoire et de son enseignement qui lui fait dire que « ceux qui ne vivent pas en Israël ne doivent pas critiquer le gouvernement choisi par la majorité des Israéliens et l'affaiblir ». Il a « soutenu le gouvernement avant Begin, le sien et celui de Shamir », comme il apportera son « soutien au suivant, quel qu'il soit ». Mêmes raisons pour qu'il se refuse à passer des vacances à Djerba, par exemple, alors que les Israéliens, pendant ce temps, font une période militaire, gardent les frontières du pays, ou que les enfants font trois ans de service ».

Et c'est mû par ce souci d'unité qu'il apporte son soutien aux universités de

St-Maur-La-Varenne

Le comité A.U.J.F. est heureux de vous faire part de sa renaissance. Les parents du nouveau comité sont jeunes et dynamiques.

M. Armand Attal, M. Natan Berco-vitz, M. Jean-Claude Mamane, Mme Michelle Sebag, M. Hubert Sebag, le Dr Claude Suissa, M. Gérard Tabakman, le Dr Marcel Wolkenz-tein, président du comité A.U.J.F. de Champigny-Joinville, vous invitent à venir les rencontrer au plus vite sur le terrain afin de travailler ensemble pour Israël et la commu-nauté.



Charles Corrin

Michaël Pierce

Un nouveau comité local de l'A.U.J.F. vient d'être constitué. Un cocktail de collecte a réuni le 9 mai 1984 chez son président, M. Rotenberg, de nombreux donateurs en présence de M. Arié Harart, conseiller culturel auprès de l'ambassade. A cette occasion, le soutien concret de la communauté envers le peuple juif en Israël et en France a été particulièrement mis en évidence et atteint un niveau inégalé dans le passé.

Jérusalem et Beer Sheva, et persuade certains de ses « fournisseurs, parfois non juifs », de le suivre dans cette voie. Se montrant persuasif, il parvient quelquefois à faire réviser les engagements de donateurs envers l'Appel et pour Nétivote et leur demande de signer des traités plutôt que des engagements, ce qui supprime tout un travail de relance. Car le temps manque, même s'il reste discret sur le nombre d'heures qu'il consacre à la collecte, à Nétivote, ou aux Bonds. Charles Corrin est essentiellement discret; il n'aime pas qu'on « le mette en avant comme s'il était une sorte de superman... »; puisque ce qu'il fait, il estime normal de le faire. « Il faut rester dans sa peau et ne pas s'imaginer que l'on est plus que ce que l'on est » dit-il, mais « en même temps il faut essayer de se mettre dans la peau des autres et de les comprendre ». Discipline et gymnastique intellectuelles que la vie a enseignées à Charles Corrin, enfant studieux d'une yeshiva en Pologne, puis adolescent condamné à une mort lente, devenu juif de France et militant très engagé pour la communauté et Israël, « notre unité et notre histoire ».

Et, toutes ces actions, Charles Corrin estime que c'est « un privilège que de pouvoir les accomplir ». Car, sa mort, il a failli la rencontrer bien souvent, lorsque sa vie ne dépendait plus que du caprice d'un S.S., d'un des alliés et complices des nazis, ou du hasard. Ainsi en ce jour de la liquidation du ghetto d'Austowiec... « Ce jour-là, des milliers de personnes étaient rassemblées sur l'Umslagplatz (place où se regroupaient les convois); c'était le 11 octobre 1942. Un groupe de cinquante personnes travaillant aux hauts fourneaux de la ville était à part. J'ai donné ma montre à un Lituanien, qui m'a laissé rejoindre ce groupe à la faveur de la nuit tombante – Ukrainiens et Lituanien nous gardaient sous les ordres des S.S., se montrant souvent plus « zélés » que leurs maîtres. Cela m'a sauvé la vie; car personne ne devait revenir du convoi des 8 000 personnes qui furent déportées ce jour-là pour Treblinka... L'extermination avait commencé à une échelle industrielle, comme l'explique le commandant du camp de Treblinka dans le film de Claude Lanzman. » Une montre « pareille » à celle qu'il porte maintenant... Guère étonnant qu'il estime « ne pas mériter d'éloges » pour ce qu'il fait! Songeur, il conclut : « Nous, qui nous sommes réjouis de la victoire d'Entebbé, ne devons pas oublier qu'elle n'aurait jamais été possible avant 48; à Auschwitz, aucun avion n'est venu bombarder le camp... Car alors c'est sur les autres qu'il nous fallait compter. »

Hélène KELLER-LIND

PORTRAIT

Les leçons de l'histoire, tirées par Charles Corrin

Un printemps 45. « La date exacte, je ne pourrais vous la dire; nous n'avions pas de calendrier; j'allais avoir 20 ans. C'était à Ohrdruf un camp à 60 km de Buchenwald, dans les montagnes près de Weimar... Je n'en pouvais plus. Nous nous levions à 5 heures; un peu de pain noir et d'eau noirâtre; puis nous partions travailler dans des usines souterraines; sans eau toute la journée. Chaque soir plusieurs membres du commando étaient morts... Le soir nous buvions une soupe liquide sans pain, sans rien... la neige collait aux galoches de bois que nous portions, rendant le trajet insupportable... Alors j'ai pris le risque d'aller au Revier (infirmerie) pour 2 ou 3 jours; les malades étaient soumis à la sélection. Et j'ai attendu la mort; je me suis demandé ce que j'avais accompli dans ma vie, et j'ai pensé que si je survivais, si j'avais la chance de me trouver un jour sur mon vrai lit de mort, je me reposerais cette question, et qu'il faudrait alors que je n'aie pas de regrets. » Charles Corrin, né à Austrowiec, au centre de la Pologne, eut la chance de survivre, ainsi que l'un de ses frères; le troisième mourut peu avant la libération du camp. « Si nous avions été libérés 2 ou 3 jours plus tard je serais peut-être mort aussi. Je pesais 38 kg... Pendant le voyage de Buchenwald à Terensienstadt, vers la fin, nous étions une centaine par wagon, à ciel ouvert. Cinq étaient morts chaque matin... »

Issu d'une famille comptant une cinquantaine de personnes, Charles Corrin et son frère, n'avaient plus qu'une sœur, émigrée au Brésil avant la guerre. Une fois libérés ils voulurent partir pour Israël, puis ils décidèrent finalement d'aller rejoindre leur sœur; Charles Corrin choisit de rester en France, où il se trouvait en transit. Les seuls mots de français qu'il connaissait étaient des injures apprises auprès des déportés français au camp. Il commença alors à travailler dans la coupe des tissus, puis des cuirs, « apprise sur le tas », et dirige maintenant une entreprise de peausserie : Pel Europ. A Paris, un bureau sobre, avec, sur les murs, une photo de Jérusalem et des certificats des Bonds d'Israël. Et un souvenir de son enfance en Pologne: il a gardé une photo d'un groupe de près de 80 enfants à l'expression intense prise dans

la yeshiva où il étudiait: « Cinq d'entre eux seulement ont survécu... L'un d'eux est rabbin en France. C'est lui qui a célébré le mariage de mes deux filles; et bientôt d'une troisième, qui va se marier en Israël et s'y installer. »

Dans sa mémoire, il a gardé le souvenir du ghetto et « des petits camps, puis des plus grands », où il se retrouva dès 15 ans... L'attitude des Polonais, il vaut mieux ne rien en dire. Parler de cette époque lui est d'ailleurs pénible, insupportable presque. Il dut faire un effort considérable pour aller témoigner à Frankfort, en 1962, dans un procès contre d'anciens S.S. d'Auschwitz... « J'étais très perturbé. » Mais de l'enseignement qu'il reçut à la yeshiva et de son expérience des camps il tira un enseignement essentiel, qu'il s'efforce de mettre en application, afin que le jour de sa vraie mort... il puisse « n'avoir aucun regret ».

« Nous devons rester unis; nous devons combler toute brèche. Lorsque le Temple fut détruit, nous connaissions des dissensions internes. Au camp, les Allemands faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour nous diviser... Toute désunion profite à nos ennemis et nous menace. Ne pas rester unis procède d'un aveuglement, d'une inconscience incroyables et des plus graves... »

C'est ainsi qu'il déclarait un jour à la

Knesset, lors d'une mission de l'Appel: « Notre génération ne sait pas juger les temps dans lesquels nous vivons; nous ne devons pas faire cette erreur, surtout nous, les survivants de l'Holocauste. »

Cet aveuglement est manifeste pour lui lorsque, par exemple, un juif de France ne participe pas à la vie de sa communauté et d'Israël en étant donateur à l'Appel unifié. « Notre tradition veut que dans les champs un dixième des récoltes ait été laissé pour les pauvres (naaser). Nous ne sommes plus cultivateurs, mais si nous donnions ne serait-ce qu'un centième de ce que nous avons pour permettre aux plus défavorisés de combler leur retard... En 1948 notre participation au budget israélien était de 20 à 30 %. Aujourd'hui le chiffre est si bas que je n'oserais pas le répéter... »

C'est pour contribuer à réaliser cette unité que Charles Corrin, militant à l'Appel depuis 67 (mais donateur depuis que cela lui fut possible), se dépense sans compter, s'occupe de Nétivote, en plus de sa contribution à la collecte. Nétivote est pour lui un symbole: une ville « contrastant avec les beaux quartiers de Jérusalem ou de Ramat Gan; un fossé entre cette population sépharade défavorisée et les Ashkénazes... » Un état de chose auquel il faut donc remédier, et l'occasion lui en fut donnée avec le projet Renouveau :



Charles Corrin à Nétivote